

vaux. Ils se consultèrent, et le résultat de leur conférence fut d'ordonner de nouvelles recherches.

— Courage, citoyens ! s'écria Bertin ; le vieux ci-devant se cache quelque part, et je prends sur moi, au nom de la République, — une et indivisible, — de promettre une paire de sabots tout neufs au défenseur de la patrie qui découvrira ce vil ennemi du salut public !

On ne donnait pas tous les jours une paire de sabots aux défenseurs de la patrie. Cette généreuse promesse ranima leur ardeur, et ils se précipitèrent en tous sens dans les galeries abandonnées du château.

Vers le point du jour, après avoir fouillé inutilement les moindres recoins, ils se crurent enfin sur la piste. Un soldat fit remarquer que la muraille extérieure de l'aile orientale était d'une épaisseur inusitée. Aussitôt on se mit à l'œuvre. Les pioches et les pics allèrent leur train, et malgré la solidité de cette antique maçonnerie, la besogne avança rapidement.

Mais la cachette n'avait qu'un étage ; elle se trouvait au centre de la muraille, comme ces trous que la fermentation ouvre dans les massifs fromages de Parme. Pour la rencontrer, il ne fallait percer ni trop haut ni trop bas. — On perça trop bas.

Il y eut néanmoins un moment où les sapeurs approchèrent si près de la chambre secrète, que l'ébranlement éveilla les sens émoussés du vieux marquis de Graives. Ce fut alors qu'il se leva pour placer près de lui le baril et la mèche.

Les soldats travaillaient, conduits par le capitaine et le lieutenant. Ni le citoyen Bertin, ni le citoyen Thomas n'étaient là pour les guider. — Que faisaient donc ces dignes soutiens de l'égalité ? étaient-ils descendus aux caves, afin d'abreuver leur vertueux larynx d'une liqueur contre-révolutionnaire ? Nous ne prétendons point affirmer qu'ils fussent incapables d'une action pareille, mais, pour le moment ils avaient, certes, bien autre chose en tête. On leur avait dit que le *Régent*, ci-devant diamant de la couronne, était caché à Graives ; ils voulaient trouver le *Régent*.

Rien n'affriande les voleurs comme un monceau d'or, représenté par une valeur qui tient dans le creux de la main.

— Si je le trouve, disait le citoyen Bertin, je le cacherai sous mon aisselle.

— Si le bonheur veut que je mette la main dessus, pensait le citoyen Thomas, je l'avalerais comme une prune.

Et ils songeaient à la joie de leurs épouses, et aux carmagnoles de satin dont ces honnêtes citoyennes pourraient désormais se revêtir aux solennités de la guillotine. — Nos deux miniatures de représentants se mirent donc à fureter chacun de son côté, songeant à la République un peu moins qu'au roi de Prusse. En furetant, ils eurent ensemble la même idée, ce qui, à titre d'exception, confirme la fameuse règle : les beaux-esprits se rencontrent.

Le citoyen Bertin, qui se trouvait alors au rez-de-chaussée, se frappa le front ; — le citoyen Thomas, qui visitait les combles, exécuta le même geste, indice certain de la conception d'une idée, et tous deux sortirent, l'un par la porte

de la cour, l'autre par la porte du jardin. Arrivés au bas des perrons opposés, ils décrivirent deux courbes concentriques dont les arcs devaient nécessairement se rejoindre. Cette manœuvre les amena au pignon de l'aile orientale, vis-à-vis de l'endroit où les soldats travaillaient à l'intérieur, et juste sous la meurtrière qui éclairait la chambre secrète.

Voici quel était leur calcul. — Tous deux avaient remarqué, lors de la reconnaissance préalable que font toujours au dehors les habiles dans la gaie science des visites domiciliaires, reconnaissance qui donne en gros le plan des localités, tous deux, disons-nous, avaient remarqué une petite porte basse, vermoulue, condamnée d'apparence, et sur laquelle se croisaient les pousses trainantes du lierre. Cette petite porte semblait n'avoir point servi depuis un siècle ; mais on ne fait pas usage de cachette tous les jours : s'il y avait une cachette, cette porte devait y communiquer directement ou indirectement.

Or les travailleurs faisaient un infernal tintamarre ; il était possible que le vieux marquis, effrayé, voulut s'échapper par cette voie, — en supposant toujours qu'il y eût une cachette, et que le vieux marquis, y eût cherché un abri. Ce raisonnement, on en conviendra, n'était pas très-mauvais ; les deux prémisses valaient quelque chose, la conclusion seule tombait à faux : la poterne, en effet, communiquait seulement avec l'ancien arsenal du château, où achevaient de s'oxyder côte à côte deux vieilles couleuvrines et trois ou quatre douzaines d'arquebuses à rouet.

Quoi qu'il en soit, le citoyen Bertin et le citoyen Thomas, laissant les défenseurs de la patrie continuer leur œuvre de dévastation, s'installèrent sous l'épais couvert du parc, à quinze pas l'un de l'autre, et sans se voir. Ils couvaient avidement de l'œil la poterne, s'attendant à chaque instant à la voir s'ouvrir pour donner passage à un vieillard débile qui se laisserait dépouiller et assassiner sans résistance.

La porte ne s'ouvrit point, mais, tandis que nos deux champions gardaient obstinément l'affût, les basses branches des arbres s'agitèrent légèrement, et un pas, bondissant et vif comme celui d'un chevreuil, se fit entendre sous le couvert : le citoyen Bertin se croyait seul, le citoyen Thomas aussi. Tous deux dressèrent l'oreille, et cherchèrent à percer de l'œil l'épaisseur du fourré. — Ils ne virent qu'un enfant, un charmant enfant au visage doux et timide, qui attachait sur le château un mélancolique regard.

L'enfant, lui aussi, se croyait seul. Il s'approcha de la muraille, et s'appuya d'un air distrait à la poterne.

— Si je ne la retrouvais pas ! murmura-t-il.

Puis, avec la versatilité de son âge, il donna sans doute son esprit à d'autres pensées, car une subite gaieté vint épanouir sa lèvre, et il se mit à chanter le fameux pot-pourri morbihannais dont le second couplet termine notre dernier chapitre.

C'était Janet Legoff qui courait le pays, à la recherche de sa jeune dame.

X.

(A suivre).